

Rétif tel qu'il se présente au gré du temps ...

LECTURES

Claude

L'idée des lectures est née d'une idée de Laurent Loty et d'échanges de messages pendant la préparation de l'AG ; Françoise Le Borgne a proposé de faire un choix de textes de réécritures ou d'adaptations d'œuvres de Rétif, pour initier notre réflexion sur le thème du dossier « Rétif après Rétif » qui sera recueilli dans le n° 56 des Études rétiviennes.

Ce montage présenté de façon chronologique ne rend pas compte évidemment de toutes les adaptations ou réécritures dont Rétif a fait l'objet. Il éclaire seulement certaines tendances. C'est pourquoi j'y ai incorporé quelques jugements sur la vie et sur l'œuvre : c'est Rétif tel qu'il paraît au gré du temps.

L'AMI

Milran (François Marlin)

1810

Jeanne Royez ou la bonne mère

Dédicace à Rétif (1795) :

Auteur profond du Paysan et de la Paysanne pervertis, auteur ingénieux de l'Homme volant, historien moral et varié des Contemporaines, fils sensible qui avez retracé dans votre père les vertus patriarcales, c'est à votre exemple et sur vos encouragements que j'ai osé esquisser la vie d'une bonne mère : agréez cet ouvrage, et puisse-t-il quelquefois humecter vos joues de pleurs !

Christian

Tome 3 de *Jeanne Royez*

Note (k) p. 127

Cette note n'aura pour objet que de venger, si je le puis, un écrivain estimable de l'injustice de quelques rivaux et de la haine de plusieurs ennemis. M. Rétif, si l'on veut les croire, n'est pas seulement digne de l'indifférence, mais des mépris publics. Ils attaquent ses talents et ses mœurs avec une rage qui suffirait seule à décrier leur jugement. Je pourrais défendre les qualités morales ; je m'arrête aux écrits de l'auteur : combien d'idées neuves et utiles dans le Pornographe ; et que de tableaux charmants, que de peintures heureuses, que de caractères bien saisis dans les *Contemporaines* ! la *Vie de mon Père* n'est-elle pas, au moins pour les campagnes, un bon traité d'éducation ? Ôtez-en quelques pages romanesques, cet ouvrage aurait pu suffire à la réputation de l'écrivain : mais il était inégal ; Corneille l'était aussi ; et qui oserait se comparer à Corneille par le génie ? L'aigle plane-t-il toujours sur le haut des cieux ? il descend aussi dans nos régions inférieures, et n'établit son aire que sur les âpres rochers. Sans doute Rétif était inégal, et je n'ose lui en faire un reproche ; il dut être entraîné souvent par sa féconde imagination.

Inégal ! Inégal !
 Je sais tels aujourd'hui qui n'ont pas ces défauts ;
 Comme ils rampent toujours, toujours ils sont égaux.
 [...]

Ai-je voulu dire que tout soit bon, que tout doive être admiré dans les *Contemporaines* ? Nullement : mais on risquerait peu d'avancer que parmi ceux qui diffament littérairement Nicolas Rétif, à peine en est-il quelques-uns qui fussent capables de la moindre de ses Nouvelles.

Claude

Marlin se montre fidèle en amitié et reconnaissant ; il suit les traces de Rétif qui lui a montré qu'il pouvait lui aussi se montrer un bon fils et rendre grâce à sa mère en racontant sa vie. Mais il ne se contente pas de retracer la vie paysanne de ses ancêtres, il copie aussi les manies de Rétif qui consistent à imprimer son courrier, à faire le bilan de ses connaissances et énumérer ses relations mondaines ; il prend aussi l'habitude dangereuse pourtant en cette époque troublée, de publier ses convictions politiques (Post-scriptum etc) ou idéologiques. C'est le seul « écolier » de Rétif, en dehors de son petit-fils Frédéric Vignon-Rétif de la Bretonne qui trempe lui aussi sa plume dans l'encrier du grand-père et se pare des plumes du hibou.

--

Claude

LE PETIT-FILS

F.V.V.R.D.L.B.

Frédéric Victor Vignon Rétif de la Bretonne

Petit-fils de Rétif, écrivain, il publie chez les mêmes éditeurs et dans les mêmes journaux que H. de Balzac, Horace Raison, Charles Nodier et les auteurs romantiques. il développe les mêmes genres romanesques, comme le roman historique, le roman noir, mais il poursuit aussi le roman familial : reprise du nom de plume de son grand-père, il fait aussi figurer en sous-titre des souvenirs rétiviens : Colin Gauthier ou le Nouveau Paysan perversi, Colinette Gauthier ou la Nouvelle Paysanne perversie. Et surtout une série des Nouvelles Nuits de Paris ou le Petit Spectateur nocturne, parue dans le Panorama des nouveautés parisiennes.

1824-1825

1^{re} Nuit

Il était minuit... et je dormais depuis une heure environ, quand tout-à-coup je fus réveillé en sursaut par un bruit étrange, semblable à celui que produirait l'apparition d'un revenant, traînant des chaînes à ses pieds...

[...] j'aperçus un nuage qui perçait le plafond pour descendre vers moi.

Ce nuage, lorsqu'il fut entièrement descendu, s'ouvrit en deux, comme à l'Opéra, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, voire même à celui de la Gaîté, et je vis aussi distinctement que je vois le papier sur lequel je trace ces lignes, encore tout en émoi..., le croirez-vous lecteurs ? je vis au milieu de ce nuage argenté, non un ange, ni même un diable, mais mon célèbre aïeul, RÉTIF DE LA BRETONNE, si connu, de son vivant, sous le nom du Spectateur nocturne ! A cet aspect je me jetai en bas de mon lit, et je me jetai aux pieds de l'ombre auguste, pour lui demander le sujet de sa visite inattendue.

[...] Aussitôt je l'entendis me parler ainsi :

Christian

[...] Quoi ! tu dors la nuit, toi, mon descendant, toi, mon petit-fils ? Et qui donc achèvera l'œuvre que j'avais si heureusement commencée en écrivant les événements et les aventures qui se passaient, de mon temps, toutes les nuits ? Chaque matin, tu le sais, avant de me coucher, et après avoir terminé la promenade que je faisais habituellement depuis onze heures du soir jusqu'au lever de l'aurore, je recueillais et traçais tout ce que j'avais vu ou entendu la nuit, pour le livrer ensuite à l'impression. Tous ces récits réunis, tu le sais encore, ont fini par former seize volumes, qu'on n'a pas trouvés les moins intéressants de tous mes ouvrages.

[...] Un demi-siècle a rendu mes tableaux surannés. Il en faut d'autres plus modernes pour peindre les mœurs actuelles aux regards de tes contemporains. [...] il faut surtout parcourir les rues, les places, les carrefours, les culs-de-sac, les quais, et les ponts. Les ponts surtout. Là, tu pourras, comme je le fis jadis, arracher une fille enceinte et abandonnée par son séducteur, ou un amant trompé par sa maîtresse, ou une mère de famille réduite à la paille par sa passion pour la loterie, à la funeste idée d'aller se jeter à l'eau, afin de réparer leurs fautes ou de mettre un terme à leurs maux. N'oublie pas non plus les Champs-Élysées, mon fils ! Là tu pourras empêcher ce joueur ruiné de se faire sauter la cervelle d'un coup de pistolet, ou ces deux rivaux insensés de se battre en duel pour une coquette, qui souvent ne vaut pas la peine que deux bons Français se coupent la gorge en son honneur. Ou si tu ne peux éviter ces malheurs, tu pourras du moins les consigner dans tes annales nocturnes, et les livrer à la méditation des lecteurs, avec des réflexions morales et des observations critiques.

En un mot, tu seras beaucoup plus utile à tes concitoyens, en devenant, comme je le fus, un Spectateur nocturne, qu'en dormant toute la nuit, ainsi que le fait le vulgaire de l'espèce humaine !

[...] Tu es déjà comme moi, homme de lettres et persécuté.... Achève le parallèle ; sois, ainsi que je le fus, Spectateur nocturne... [...].

Claude

II^e Nuit

Le lendemain soir, le narrateur quitte sa maison et se dirige vers l'île Saint-Louis.

Mais en passant rue de la Bûcherie, devant la maison dont je viens de parler, et au moment que je remettais mon chapeau sur ma tête, après m'être découvert par respect, comme je le fais toutes les fois que je passe devant cette vieille maison, occupée maintenant par un teinturier, je fus effrayé tout-à-coup, je l'avoue, en sentant quelque objet se placer lourdement sur mon chapeau, et avec un bruit semblable à celui que produirait le vol d'un oiseau de proie. C'était le hibou de mon grand-père qui, suivant sa promesse, venait me servir de guide, et de protecteur en cas de besoin.

--

Claude

LES ALLEMANDS

Goethe-Schiller

Correspondance - 1794-1805 - Trad. Lucien Herr

De Schiller à Goethe

Iéna le 2 janvier 1798

Christian

.../...

Avez-vous jamais eu entre les mains le livre bizarre de Restif, *Le Cœur humain dévoilé* ? ou en auriez-vous entendu parler ? Je viens de lire ce qui en a été publié, et, en dépit de tout ce qu'il y a là de choses choquantes, de vulgarités grossières et de parties répugnantes, j'y ai pris grand plaisir. Car il ne m'était encore jamais arrivé de me trouver en présence d'un tempérament aussi sensuel, et il n'est pas possible de ne pas prendre intérêt à la profusion variée des personnages, surtout féminins, que l'on rencontre, chemin faisant, à la vie et au réalisme des descriptions, à la peinture saisissante des mœurs, et au tableau qu'il trace du caractère français chez une certaine classe du peuple. Pour moi, qui ai si rarement l'occasion d'aller puiser au monde extérieur et d'observer les hommes dans leur action vivante, le livres de ce genre, et Cellini est du nombre, ne laissent pas d'avoir un prix inestimable.

.../...

--

Claude

Wilhelm von Humboldt

De Humboldt à Goethe

18 mars 1799

Christian

[...] il y a quelques mois, j'ai passé une soirée presque seul avec lui, et je puis vous donner au moins quelques nouvelles récentes le concernant. Il est petit, mais de constitution robuste ; son visage est très agressif [sic] et découvre clairement qu'il vient de la province, ce qui, me semble-t-il, témoigne d'une nature libre, ouverte et forte.

[...]

--

Claude

Les Allemands à Paris fréquentent le salon de Fanny de Beauharnais, où ils ont l'occasion de rencontrer Rétif, notamment la journaliste et poétesse Helmina von Chézy, ainsi que August von Kotzebue.

Helmina von Chézy

*Helmina (1783-1856), a publié sous ses trois noms : elle est née Wilhelmine Christiane von Klencke ; puis elle porte le nom d'un premier mari, le baron prussien von Hastfer, qu'elle quitte très vite. Son troisième nom est remarquable, parce qu'elle a épousé en 1805 l'orientaliste français Antoine Léonard de Chézy (1773 – 1833) ; ils se séparent, et elle retourne vivre en Allemagne avec leurs deux fils. Mais elle ne divorce pas et garde toujours son nom d'épouse qu'elle germanise pour s'appeler **von** Chézy ...*

1804 (repris en 1858)

Souvenirs de ma vie jusqu'en 1818

Le plus génial parmi ces hommes était Rétif de la Bretonne ; son apparition avait quelque chose d'attirant et d'attachant. Il était d'une assez grande taille, assez corpulent, il portait ses cheveux comme Bernardin de Saint-Pierre en boucles naturelles descendant dans le cou, son visage était ovale, le nez légèrement busqué, la bouche agréable, de grands yeux expressifs, le regard aimable et lumineux, sa voix douce vous pénétrait au cœur. Il se montra aussi bienveillant avec moi, qu'un homme sur le déclin de l'âge a coutume de traiter un jeune être. Je l'aurais volontiers revu souvent, mais le seul anathème que le monde avait prononcé contre lui me découragea. Ô le monde, comme il juge volontiers et avec précipitation ! Quelles

fleurs il foule de son pied de fer ! Longtemps après ma rencontre avec Rétif de la Bretonne chez madame Beauharnais, je trouvai par hasard ses « Contemporaines », je m’y plongeai avec une douleur aiguë.

Rétif n’aurait pas été Français, et pas si malheureux, il aurait pu devenir l’un des premiers écrivains de son temps.

--

Christian

August von Kotzebue

Souvenirs de Paris en 1804 (trad. pers.)

...Le vieux Rétif de la Bretonne qui ressemble à un faune débonnaire, et dont les romans probablement sont connus de tous mes lecteurs...

--

Jean Paul

1804

Kleine Nachschule zur Ästhetischen Vorschule, « Wert der Eilschreiberei » (p. 493-494)
Werke, fünfter Band, München, Carl Hanser Verlag, 1963.

Petite remise à niveau pour une école préparatoire en esthétique

Mérite de l’urgence en écriture

Et surtout le plus génial des romanciers français, Rétif de la Bretonne, ne commençait pas par mettre ses romans par écrit, mais en tant qu’imprimeur il les mettait sous presse tout de suite – de sorte que toute correction s’effaçait d’elle-même ; et celui que l’on nommait le Richardson français, faisait comme le Richardson anglais, qui était comme lui imprimeur de livres.

De même, un auteur contemporain se considère au moins comme un compositeur transcendant, qui n’a pas à se charger à la fois de la composition et de la correction.

--

DU MILIEU DU XIX^e SIÈCLE À NOS JOURS

Claude

Gérard de Nerval

1852

Les Nuits d’octobre

Classiques Garnier, p. 418

LE MARCHÉ DES INNOCENTS

Christian

En passant à gauche du marché aux poissons, où l’animation ne commence que de cinq à six heures, moment de la vente à la criée, nous avons remarqué une foule d’hommes en blouse, en chapeau rond et en manteau blanc rayé de noir, couchés sur des sacs de haricots... Quelques-

uns se chauffaient autour de feux comme ceux que font les soldats qui campent, d'autres s'allumaient des *foyers* intérieurs dans les cabarets voisins. D'autres, encore près des sacs, se livraient à des adjudications de haricots... Là, on parlait prime, différence, couverture, reports, hausse et baisse ; enfin, comme à la bourse.

Claude

— Ces gens en blouse sont plus riches que nous, dit mon compagnon. Ce sont de faux paysans. Sous leur roulière ou leur bourgeron, ils sont parfaitement vêtus et laisseront demain leur blouse chez le marchand de vin pour retourner chez eux en tilbury. Le spéculateur adroit revêt la blouse comme l'avocat revêt la robe. Ceux de ces gens-là qui dorment sont les *moutons* ou les simples voituriers.

Christian

— 46-66 l'haricot de Soissons ! **Claude** dit près de nous une voix grave.

Christian — 48, fin courant, **Claude** ajouta un autre.

Christian — Les suisses blancs sont hors de prix.

Claude — Les nains 28.

Christian — La vesce à 13-34... Les *flageolets* sont mous, etc.

Claude — Nous laissons ces braves gens à leurs combinaisons. Que d'argent il se gagne et se perd ainsi !... Et l'on a supprimé les jeux !

Christian

Charles Monselet

1854

Monselet publie une biographie de Rétif, avec un portrait de l'auteur, un catalogue de ses ouvrages, et un catalogue des ouvrages de son petit-fils, Victor Vignon Rétif de la Bretonne : Monselet sera baptisé le « père des *restifomanes* » !

--

Claude

Edmond et Jules de Goncourt

1863

Journal. Mémoires de la vie littéraire 1851-1865

Robert Laffont, coll. Bouquins, t. 1, p. 1014

3 octobre

Assis au Café de la Régence, je trouve à ce coin de la rue Saint-Honoré un aspect du Paris de 1770, et aussi l'aspect d'une grande rue de grande ville de province. Il y a là un joaillier où me semble devoir trôner une belle joaillièrre de Restif.

Christian

1885

Journal. Mémoires de la vie littéraire 1866-1886

Robert Laffont, coll. Bouquins, t. 2, p. 1210

Mercredi 23 décembre

Ce commencement de l'*Œuvre* de Zola, ça a l'air de l'ouverture d'un roman de Restif de la Bretonne.

Émile Zola

L'Œuvre

Œuvres complètes illustrées de Émile Zola

Éd. Eugène Fasquelle, Bibliothèque Charpentier, 1906

[...] Claude n'avait plus que quelques pas à faire. Comme il tournait sur le quai de Bourbon, dans l'île de Saint-Louis, un vif éclair illumina la ligne droite et plate des vieux hôtels rangés devant la Seine, au bord de l'étroite chaussée. La réverbération alluma les vitres des hautes fenêtres sans persiennes, on vit le grand air triste des antiques façades, avec des détails très nets, un balcon de pierre, une rampe de terrasse, la guirlande sculptée d'un fronton. C'était là que le peintre avait son atelier, dans les combles de l'ancien hôtel du Martoy, à l'angle de la rue de la Femme-sans-Tête. Le quai entrevu était aussitôt retombé aux ténèbres, et un formidable coup de tonnerre avait ébranlé le quartier endormi.

Arrivé devant sa porte, une vieille porte ronde et basse, bardée de fer, Claude, aveuglé par la pluie, tâtonna pour tirer le bouton de la sonnette ; et sa surprise fut extrême, il eut un tressaillement en rencontrant dans l'encoignure, collé contre le bois, un corps vivant. Puis, à la brusque lueur d'un second éclair, il aperçut une grande jeune fille, vêtue de noir, et déjà trempée, qui grelottait de peur.

--

Claude

Fernand Fleuret

1928

Supplément au Spectateur nocturne de Restif de la Bretonne

Éditions du Trianon – p. 12-

ÉCLAIRCISSEMENT

Il y a quelque temps déjà, un homme se présenta chez moi pendant mon absence, et laissa entre les mains d'une domestique un rouleau manuscrit qu'il désirait soumettre à ma lecture. M'ayant attendu plus longtemps que la discrétion ne le permet, il se retira, non sans avoir écrit cette lettre singulière :

Christian

« Je m'adresse à vous, Monsieur, entre tant d'autres auteurs, parce qu'à travers les sarcasmes de votre abbé Lapin, je devine une profonde sympathie pour mon ancêtre Restif de la Bretonne. Je dois ajouter que votre abbé fait l'éloge de la police, à laquelle appartenait *M. Nicolas*, et que cette bienveillance me touche doublement : d'abord en qualité de petit-fils de celui qui figura comme premier sous-chef à la 2^e section de la 2^e direction, c'est-à-dire la police secrète de l'an VI, et se laissa affecter aux lettres interceptées ou cabinet noir. Elle me touche ensuite, dis-je, cette bienveillance, parce que j'ai suivi la même voie, autant par goût que par nécessité. Donc la vieille curiosité de *M. Nicolas* et les obligations professionnelles m'ont poussé dans les rues, les squares et les parcs, aux heures ou la plupart des gens que l'on qualifie d'honnêtes éteignent la lumière et se livrent au sommeil. Ce sont quelques-unes de mes enquêtes que vous trouverez consignées sur le papier et que je m'essaierai d'enrichir plus tard,

si vous voulez bien me donner l'assurance que je puis continuer sans ridicule et sans provoquer l'ennui.

Il m'a semblé Monsieur, que les *Nuits de Paris* de mon grand-père Nicolas contenaient beaucoup trop d'histoires morales ou larmoyantes au gré de mes contemporains qui demandent surtout d'être amusés par un nouveau Diable Boiteux. Voilà pourquoi je donne les miennes en *Supplément au Spectateur Nocturne*, mais en cherchant toujours la vérité sans fard, comme il sied au descendant d'un célèbre observateur.

[...]

Ces recherches dont je parle, je ne les ai pas faites aux Archives Nationales, où les dossiers de police sont, paraît-il, importants, mais bien sur la semelle d'un soulier, un soulier, Monsieur, que les descendants de Nicolas se sont pieusement transmis, quoi qu'il ne soit pas la mule de Mme Parangon. C'est, avec plus d'exactitude, une étroite semelle d'ivoire à haut talon de même matière. Elle porte, gravée en bistre, une cuisse d'homme d'où jaillissent de furieux éclairs à la hauteur de l'aine, et cela donne à penser quand on connaît les effets d'un joli pied sur le tempérament de mon grand-père Nicolas...

[...]

Adieu Monsieur je reviendrai quelque jour, quand j'aurai jugé que vous avez pris le temps de me lire. Permettez-moi, pour vous indemniser de votre peine, de vous laisser un hibou en cage. Il me vient aussi de mon grand-père Nicolas. C'est proprement celui qui voltige sur son chapeau...

[...]

Emblème de la sagesse et de la sagacité, puisse-t-il vous inspirer longtemps encore, comme il inspira mon aïeul, et vous être un souvenir vivant de celui qu'en secret vous choyez assez, n'est-ce pas ? pour ne pas craindre de vous moquer de lui ouvertement.

C'est moi qui suis, Monsieur, votre très obéissant et très obligé serviteur.

EDME DUPONT

--

Christian

Léon-Paul Fargue

1942

Refuges

Gallimard NRF, p. 60-62

Nocturne

Claude

Un grand peintre m'a dit, un soir : « Il y a eu un moment où j'ai cru que je connaissais la nuit, que je savais de quoi c'était fait, que je pourrais la peindre aisément, et même dans les ténèbres. Je suis vite revenu de ma présomption ».

Christian

Tous les soirs en rentrant chez moi, j'ai le sentiment que les passants drapent les rues, pas à pas, « tel qu'en songe », et tirent d'une main de corozo d'immenses rideaux sur la vie, fantômes à peine discernables qui tiennent les cordons du poêle à l'infini, humbles et sages.

Claude

Vers l'horizon tendu de noir des mornes rues...

comme écrivait Alfred Jarry du temps de notre jeunesse.

Christian

Nous avons gagné la Clarté. Pour le bien de tous, et parce que les progrès entraînent d'immenses concessions, il a fallu revenir à la Nuit. [...]

Claude

Car la nuit qui nous est imposée nous fait revivre les temps bleus et glacés d'avant le Christ, d'avant Gutenberg, d'avant Edison. Elle nous trempe dans les noires cellules de nos origines. Elle rappelle à nos troubles antérieurs qu'un jour il n'y avait rien de concevable...

Christian

Si j'étais prêt de fermer les yeux, ce soir, la seule chose qui pourrait diluer le conflit dont se nourrit le monde, le seul événement qui me semblerait digne d'attirer les rêves de l'homme parce qu'il émet l'immensité de l'avenir, parce qu'il est assuré, lui, de survivre à tous les bombardements imaginables, c'est le miracle toujours nouveau des nuits. Et je me dis parfois que si la lumière, offensée, se refusait à revenir, que si le soleil, lésé par l'importance de son contraire, se caillait dans la bouderie, nous finirions notre malheureuse carrière d'hommes avec des nerfs de poissons des grands fonds et des yeux de chats faméliques.

--

Claude

Texte supplémentaire

Marcel Thiébaud

1959

Journaliste, essayiste, son article tout entier se lit avec un grand plaisir.

Restif ou le Paris dévoilé », *La Revue de Paris*, février 1959, p. 140-153.

BHVP PER-1001 (05)

Avant tout le poète de Paris. Car Restif a découvert Paris. Cherchez l'écrivain qui avant lui ait senti qu'on pouvait aimer cette ville en s'y perdant, qui ait erré vingt, trente ans « hibou spectateur », éternel ambulant nocturne, dans les rues les plus fangeuses, comme sur les places « nobles », sur les promenades et dans les jardins, qui ait tiré de l'ombre mille personnages, les voleurs, les « crocqs », les clochards, les filles, les agrémistes, les gazières, les tripières, qui ait senti, comme lui, avant Balzac, avant Baudelaire, avant Zola, la vie puissante, la vie tragique de la ville, qui se soit mué en espion des boutiques, des cabarets, des « cafés », des « restaurants à six sous », des bals populaires, des académies (de billard), des conclaves d'invertis (au carrefour de Buci), qui ait extorqué comme lui les confidences des ouvriers, des policiers, des flâneurs, des « matrones » pour en tirer un tableau aussi vivant, aussi aigu, aussi fascinant – une des plus troublantes peintures certes qu'on ait jamais faite d'une grande cité.

[...] Côté peuple, avant Restif, le XVIII^e siècle est un siècle muet, ou qui n'avait jamais fait entendre sa voix, et encore faiblement, que dans les ouvrages de l'abbé Prévost et hélas (mais ici la voix est quelque peu bredouillante) dans les rapports de police que copia diligemment naguère Camille Piton (1842-1917)...

--

Claude

Roger Peyrefitte

Le Spectateur nocturne

1960

Théâtre - Flammarion

Pièce en 4 actes

Acte II

Le jardin des Tuileries. Restif dans la même tenue qu'à l'acte précédent. C'est le début de l'après-midi.

SCENE PREMIERE

Restif

O ma jeunesse ! je te retrouve maintenant dans ces Tuileries. C'est ici que, pauvre provincial, j'eus la première vision de la splendeur royale. Ce palais était pourtant inhabité, mais l'ombre des rois le couvrait et leur image colorait les vitres. C'était le royaume des lys : des parterres de lys embaumaient l'air – depuis 1792 c'est une fleur interdite. Je travaillais à l'Imprimerie Royale, dont le directeur pressurait les ouvriers pour faire une dot à sa fille. Plus tard, cet Harpagon a été guillotiné et je l'ai pleuré, n'ayant pas la rancune tenace. Mais malgré ma pauvreté, malgré l'odieuse labeur de l'Imprimerie Royale, je m'imaginai participer à la gloire de la monarchie. Ce n'était pas seulement parce que j'imprimais les magnifiques almanachs où figuraient tous les grands du royaume. J'employais les dimanches à autre chose qu'à lutiner les filles à soldats, mes voisines de taudis : j'allais à Versailles, j'assistais au dîner du roi, distraction qu'il offrait à son peuple. Louis XV avait une manière incomparable de tenir sa cuiller à potage et de décapiter ses œufs à la coque – le bourreau n'aurait pas fait mieux...

--

Christian

Claude Seignolle

1963

La Nuit des Halles – Phébus libretto

Delphine, p.137-138

I

J'étais dans mon adolescence et je prenais l'amour à cœur neuf, découvrant un à un ses éternels rouages que je croyais inventer. Certains étaient de verre, aussi exprimerai-je cette noire aventure avec une claire mais fragile musique : et que le lecteur me pardonne de lui livrer sans pudeur l'autopsie d'un rêve.

Cette nuit-là je marchais lentement dans la rue Saint-Martin. Il devait être trois heures du matin et l'aube précoce se laissait deviner, si proche qu'un moineau hardi la siffla, son appétit de jour le grisant déjà et lui faisant perdre la tête. L'agressive chaleur de juillet qui tourmentait Paris poussait à la torpeur, mais, la nuit s'offrant à moi autant que je le désirais, je m'y attardais.

Mon but n'était pas d'atteindre la limite de ma fatigue, mais celle de ces errances que la jeunesse vous demande d'accomplir dans l'espoir d'aventures. Mes jeunes années, exigeantes, m'obligeaient à vivre ainsi, selon leur dû.

J'avais dix-huit ans, alors. Dix-huit ans toujours !

Où me rendais-je ? Jamais je ne le savais, mais *j'allais*... nourrissant ainsi ma curiosité. Et cet acte me faisait déjà surprendre les rites de la nuit que je pénétrais sans crainte, avec ferveur, comme si elle était une religion secrète, défendue par un labyrinthe de précieux égarements. Démuni de mystère, le désirant de toutes mes forces, je le quêtai alors de cette façon, tel un pauvre tendant sa pauvreté à la générosité du hasard. Et cette fois-là, il ne fut pas regardant...

--

Christian Peythieu

1987

Le Hibou d'après Rétif de la Bretonne, texte composé par Christian Peythieu.

Créé au Théâtre Municipal d'Auxerre en novembre 1987 par la compagnie de l'Opossum et repris en tournée à l'occasion des fêtes du centenaire de 1989 avec le concours de nombreux historiens.

Christian

Montage à partir des pages 20-21, et 44 du *Hibou*.

--

Patrick Modiano

Claude

Chevreuse

2021

Roman

Gallimard NRF

Premier extrait

Camille était pensive.

« Il faut faire attention avec lui. Il est parfois un peu susceptible. »

Et elle lui expliqua, à demi-mot, que Michel de Gama et les quelques personnes qu'elle avait connues rue de La Rochefoucault dans cet hôtel Chatham, s'ils avaient toujours fait preuve avec elle d'une grande amabilité, n'« aimaient pas beaucoup qu'on leur pose des questions ». Et pourtant, « du point de vue comptabilité », tout paraissait « normal » et même « irréfutable » à l'hôtel Chatham.

Il ne comprenait pas qui étaient exactement ces gens, et les explications de Camille manquaient de précision. Il se rendait compte qu'elle avait peur d'en dire trop. Il y avait donc le directeur de cet hôtel Chatham dont Michel de Gama était l'un des collaborateurs, et deux amis à eux qui s'occupaient du restaurant. Et quelques autres amis, clients de l'hôtel et du restaurant. Cela formait un « groupe » d'une dizaine de personnes. Il dut attendre encore de nombreuses années avant d'en savoir un peu plus long sur l'hôtel Chatham et le « groupe » auquel Camille avait fait allusion, un cercle d'individus assez inquiétants. Mais cette nouvelle perspective ne changea rien aux souvenirs qu'il gardait de cette période de sa vie. Au contraire, elle confirmait certaines impressions qu'il avait eues, et il les retrouvait intactes et aussi fortes, comme si le temps était aboli. À cette époque, il n'avait cessé de marcher à travers Paris dans une lumière qui donnait aux personnes qu'il croisait et aux rues une très vive phosphorescence. Puis, peu à peu, en vieillissant, il avait remarqué que la lumière s'était appauvrie ; elle rendait désormais aux gens et aux choses leurs vrais aspects et leurs vraies couleurs – les couleurs ternes de la vie courante. Il se disait que son attention de spectateur nocturne avait faibli elle aussi. Mais peut-être qu'après tant d'années ce monde et ces rues avaient changé au point de ne plus rien évoquer pour lui.

p. 60-61

Deuxième extrait

Le matin, au village, il continuait d'écrire son livre, dans la chambre ou dehors, sur l'une des tables du café. Le livre portait un titre provisoire : *Le Noir de l'été*. En effet, il y avait un contraste entre la lumière du Midi et celle des rues de Paris où évoluaient des personnages troubles qu'il avait connus. Au fil des pages, il les faisait glisser dans un monde parallèle où il

n'avait plus rien à craindre d'eux. Il n'avait été qu'un spectateur nocturne qui finissait par écrire tout ce qu'il avait vu, deviné ou imaginé autour de lui.

p. 136

■

Voici les noms des auteurs choisis par ordre chronologique :

Proches de Rétif

François Marlin

Frédéric Victor Vignon Rétif de la Bretonne

Les Allemands

Friedrich Schiller

Wilhelm von Humboldt

Helmina von Chézy

August von Kotzebue

Jean Paul

Les Français depuis le milieu du XIX^e siècle à nos jours

Gérard de Nerval

Charles Monselet

Edmond et Jules de Goncourt

Émile Zola

Fernand Fleuret

Léon-Paul Fargue

Marcel Thiébaud

Roger Peyrefitte

Claude Signolle

Christian Peythieu

Patrick Modiano